Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 15

Artikel: La triste-idylle
Autor: Amstein, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217141

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

60me ANNEE — N° 15. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* **Samedi 15 avril 1922.**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.— six mois, Fr. 3.50** — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ENTRE NOUS, VOISINE...

Les cloches sonnent... Celles du muguet tremblant qui annonce le retour d'avril, celles de toutes les églises du monde et celles de notre cœur ! Ecoutons-les, voisine, ce sont les cloches de Pâques ! Elles sont indifférentes et graves; elles chantent comme elles chantèrent l'an passé quand le même jour se leva et comme sans doute elles chanteront aux Pâques prochaines !

On dit : Voici déjà la Semaine sainte, comme le temps passe ! On s'arrête un moment pour écouter le pas furtif de ce temps qui s'enfonce dans l'aboli, emportant un peu de nous-mêmes dans les plis de sa tunique, et on repart... Voisine, peut-être repartons-nous trop vite ! Je crois que nous ne prenons pas le temps qu'il faudrait pour comprendre, tout au moins essayer de comprendre le sens de la vie et recueillir les belles heures que, malgré tout, elles nous gardent en réserve : Il faut savoir reprendre haleine comme il faut savoir se hâter, pour atteindre le but. Il semble parfois que nous ayons peur de nous reposer dans la paix de la réflexion et pourtant cela est nécessaire tout autant que d'agir. Non que je nie l'importance de notre activité moderne. Elle est intense et ses résultats ont été souvent excellents. Mais on voudrait la dégager de tant d'agitation, de bruit et de gestes inutiles... on la voudrait plus harmonieuse et mieux équilibrée. Et c'est pourquoi il faut, de temps à autre, se faire cadeau à soi-même d'un moment de paisible détente où la pensée, le raisonnement et la gaieté reprendront des forces neuves ! Ainsi faisons-nous, Voisine, en écoutant, ce matin, chanter les cloches de Pâques...

L'Effeuilleuse.

EIN DIEZE-SAT

(Patois du Chenit.)

Vo vo sovini praou, en dièze-sat, que l'avayion démandâ su lé papein dé z'omou dé suaîrta po renfoché lou lanstourme, tièré tserdjé d'empatché lé z'Allemands et lé Français dé sé vini rollié tché no.

On fu don on biau dzeut, avouê Philippe dé Gran-Rotsé, po sé faire à l'inscrire et vouaitié se yavai moyian dé sé faire à baillé on fusi.

Vo sêté azaî que noutron chef dé secchon reisté aoû fin bet de la Coumouna, daou cllian dé bize, c'est portiét net pas ouna pitit'affêre quan fau l'allâ trovâ.

Quan fau li allâ daî lou fon daoû *Tiu-daou-Tsenet* aoû grô de l'hivaî, po quiri on coula neû aoubin on crullion qu'a fallu envouayié dérullié à Mouaîrdze, fau à pou pré tot lou dzeu, s'on veû contâ trai déci à la Panossa, trai aou Sendein et caucon assebin aou Bracheû.

Toparein s'on a dé mau po li allâ, on yadzou lê, on est omai bin reçu. Respet po ce l'omou !

Adon, lou dzeu qu'on li fut, on lou trova que plliantavé sé trucllié, en toraillait sa pipa, ouna balla Vaudoise, naîra, qu'embaumâvé lou supérieur.

— Vaî, mé z'ami, tié no deze, mai n'est pas lou tot. E bin on grayion mai dzin dé papein, et po en allâ quiri tché no, mé faudraî ouna vouaîrba !

E reflliétsese ouna mi et tot d'on cou ê traîse son patiet dé taba dé sa catsetta.

— Atteinté-vaî, vouaique noutr'affêre. Né pas lou proumié yadzou que mé servon dé cé régistrou.

Et no merqua tui doû su lou patiet dé taba. Philippe êré lou proumié, à cambellion su la clliotse. Mé ê mé bouta san-déssu-dézo en travâi su lé frairé Vautier.

C'est dinsé qu'en dièze-sat on fu rincorpora dai l'ermaîe.

P. A. G.

LA TRISTE IDYLLE

A Mme Rose Huguenin; Mlle D. Echenard; M. R. Almandy.

C'ETAIT un soir d'arrière-été. Sur tout le Jura pesait une touffeur. Toute la journée, une chaleur lourde avait fait prévoir un orage qui n'avait point éclaté.

En bas, tout au fond de la plaine, au loin, imprécises et scintillantes, les lumières de Lausanne. Tout près, se silhouettant, les forêts, noires, faisant contraste, sinistres un peu. Au-dessus, un ciel rougeoyant où les nuages simulaient de farouches troupes à l'assaut.

Un soir de rêve. De rêve un peu apeuré. Un soir de souvenir surtout et d'appréhension, où l'on attendait quelque chose. Quoi ? Tout. Rien.

Un soir de mystère oppressant.

Devant la maison, Sylvie Verney et sa nièce Suzanne, sur le vieux banc moussu, songeaient plutôt qu'elles ne parlaient, se souvenaient plutôt qu'elles ne songeaient.

Deux songeries, deux souvenirs qu'un seul être alimentait et animait, Paul Verney, le fils disparu, le fiancé perdu.

Sylvie Verney regardait la ville et frissonnait. Suzanne — une Verney aussi — regardait le ciel et espérait.

Peut-être priait-elle.

Le silence entre les deux femmes se faisait pénible, impossible. Sylvie parla :

— Tu penses encore à lui ?

— Tante !

— Ne t'en défends pas... Moi aussi.

Suzanne eut un geste pour se jeter dans les bras de sa tante, mais, refoulant l'attendrissement proche, elle eut un mouvement comme pour essuyer une larme furtive et détourna la tête.

— Il reviendra, reprit la vieille, tu verras. J'en suis sûre. Ce n'est pas possible que la ville m'ait pris mes trois fils pour toujours.

— La mer prend des familles entières de marins.

— Ce n'est pas la même chose ! La mer est grande et son large horizon permet tous les espoirs, autorise toutes les chimères...

— La ville aussi.

— Non. On est marin, on ne le devient pas. Tes cousins étaient des paysans comme ton oncle, comme moi; un jour ils s'en souviendront; la nostalgie les prendra de la terre, de leur terre. Ils lui reviendront et nous reviendront.

— Je ne crois pas.

— Pauvre petite. Ah ! si au moins, avant de partir, lui aussi, Paul avait laissé voir un sentiment quelconque de pitié pour toi, la fiancée qu'il quittait ainsi, s'il avait eu un mot de regret envers son père, d'affection pour moi ! Mais rien. Il s'en est allé d'ici, comme on quitte une place qui ne satisfait plus ses goûts; comme il a quitté tant de places à Lausanne ! N'importe ! Il reviendra, j'en suis sûre. Pourvu qu'il n'attende pas d'être complètement brisé par la vie !

Devant l'espoir tenace de sa tante, Suzanne se questionna avec angoisse : fallait-il ou ne fallait-il pas lui dire ? Cette lettre qu'elle avait reçue hier de Paul, cette lettre qui la brûlait sous son corsage, cette lettre, courte et désespérée, tant attendue et qui maintenant lui faisait mal, fallait-il la montrer à Sylvie, à la maman du fils prodigue ?

Un combat se fit en elle; son émotion fut visible. Sylvie la regarda fixement, étrangement. Cela faisait rougir Suzanne et à mesure que les couleurs lui montaient au front, Sylvie, elle, pâlissait, graduellement, terriblement. Elle devinait. Il y eut une minute atroce où les deux femmes frissonnèrent jusqu'au tréfond de leur cœur. Suzanne voulut détourner son visage, mais la tante, maintenant, voulait savoir, car, elle le sentait, il y avait du nouveau. Ah ! savoir ! Aller peut-être jusqu'au fond de la douleur, apprendre des pleurs plus brûlants encore, plus amers, mais savoir ! C'est son fils. Paul, son petit, malgré tout ! S'il souffre, la maman ne peut l'ignorer, ne devra-t-elle pas le consoler ? Si, mon Dieu ! il s'est dégradé, s'il a fauté, n'y aura-t-il pas qu'elle seule à pouvoir, à savoir pardonner ? Elle doit savoir ! Il le faut !

Le regard de Sylvie était si autoritaire et si pitoyable à la fois que sa nièce fut vaincue. Comme hypnotisée, sans volonté, elle sortit le chiffon de papier, le tendit, puis se ravisant, se mit en devoir de lire elle-même la missive. Sa voix saurait adoucir, masquer, arranger.

Le regard pesant sur elle la fit lire ce qui était écrit, sans changer rien, d'un bout à l'autre de la lamentable histoire.

Paul, ce fils tant chéri jadis, encore préféré naguère, faisait à celle qu'il avait abandonnée, ses adieux. Oui, il partait, allait s'embarquer pour de lointains pays. Il reviendrait plus tard, un jour, réhabilité. Il avait donc failli ? Pour faire un homme nouveau, disait-il, il faut des cieux nouveaux. Donc, il quittait le continent.

« Dis à tes parents, écrivait-il, que lorsque je retournerai au village, ils pourront me serrer dans leurs bras. Je te le promets, je serai de nouveau un honnête homme. »

De nouveau ? Mais alors ?...

Suzanne se taisait, mais Sylvie lui enjoignit, du geste et du regard, toujours ce même regard tragique et fixe :

— Continue ! Je dois tout entendre !

S'adressant à sa fiancée, Paul Verney lui rendait sa parole :

« Epouse un bon garçon qui sache te rendre heureuse. Tu l'as bien mérité. Et ton bonheur te rendra le pardon plus facile à mon égard. Sois heureuse, Suzanne ! Et ne m'oublie pas tout à fait ! »

Sylvie tremblait. La lettre se terminait ainsi par un adieu définitif, inexorable. Quel homme était devenu son fils pour renoncer à cet amour ? Son vœu de bonheur à Suzanne était comme un retour pitoyable sur lui-même. Ce bonheur sans lui, loin de lui, serait, c'était clair, le prix, la rançon de ses fautes. Tout était fini !

Les deux femmes, alors seulement, tombèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent éperdûment.

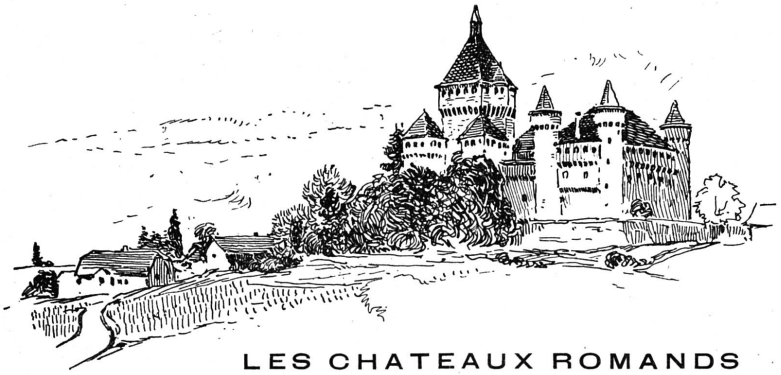
Un dernier rayon de soleil illumina les champs voisins, ces champs que Pierre Verney, son mari, ses fils partis, avait, la mort dans l'âme, dû vendre petit à petit, en même temps que ce dernier salut de l'astre montrait, contraste désespérant, l'abandon de la cour et du dernier pré et la misère de la ferme; Sylvie, alors, comprit qu'elle n'avait pas gravi tout son calvaire : son mari lui restait, loque pleurant la perte de sa terre, sombrant petit à petit dans la mélancolie et que son devoir à elle était d'appuyer, de soutenir et de réconforter.

— Pas un mot de cette lettre à personne !

Elle embrassa sa nièce et, brisée, penchée comme un arbre après l'ouragan, elle rentra à la maison.

Et Suzanne se remit à pleurer désespérément. Elle pleurait le passé, les espoirs défunts, les rêves envolés. Elle pleurait surtout parce que, tout au fond d'elle, une voix lui disait, tenace : Tes larmes seront éternelles et éternellement brûlantes, parce que tp l'aimes encore !

(L'Exode III.) C. AMSTEIN.



LES CHATEAUX ROMANDS

VUFFLENS

Le Château de Vufflens a été construit à des époques différentes, il n'en est pas moins un monument de toute beauté : sa noble silhouette qui se voit de loin, n'a pas sa pareille.

Le donjon, massif et imposant, est la partie la plus ancienne; il est garni de machicoulis avec un parapet en saillie, à jour, et flanqué de quatre tours de même forme. L'autre corps de bâtiment, le seul actuellement habitable est plus récent, bien que fort ancien aussi; il est également surmonté de quatre tourelles se terminant en pointe, ce qui lui donne ce caractère spécial qui en fait un des châteaux les plus remarquables du canton de Vaud.

Le plus ancien document connu, parlant du château de Vufflens, date de 1108, ce qui est cause que sa fondation fut attribuée à faux à la reine Berthe.

Il est fait mention, pour la première fois, d'un seigneur de Vufflens, du nom de Pierre de Voflens, qui vivait au douzième siècle.

La seigneurie passa en diverses mains; puis, dès 1390, par le mariage de la dernière héritière du Vufflens, Jaquette de Duin, avec Henri de Colombier, ce dernier lui rendit son lustre et sa renommée. Henri de Colombier fut en effet un des plus illustres châtelains de Vufflens; mais comme ses charges le retenaient fréquemment loin de ses terres et de son pays, son beau-père, Guillaume de Montricher, qui avait à se plaindre de lui, s'empara du château, en son absence. Henri de Colombier put rentrer en possession de ses biens et sa famille les conserva jusqu'au seizième siècle.

En 1641, la terre de Vufflens fut achetée par François de Senarclens, époux de Marie Guey, veuve de François le Marlet, fils d'un ancien propriétaire du château, qui l'avait revendu; la famille de Senarclens en est propriétaire aujourd'hui encore.

En 1860, le donjon menaçant ruine, subit d'importantes restaurations.

On peut comprendre qu'une habitation romantique, telle que le château de Vufflens, dominant les vignobles et les vergers d'une des contrées les plus riantes du canton de Vaud, château grandiose au pied duquel se déroule le gracieux paysage qui s'en va en molles et douces ondulations rejoindre les rives du Léman, ait tenté l'imagination romanesque d'Isabelle de Montolieu et qu'elle recueillit les légendes dont un château est toujours richement doté.

A l'en croire, la reine Berthe, lors de son mariage avec Hugues, roi de Lombardie, qui devait l'éloigner du beau pays qu'elle aimait passionnément et dont elle était la souveraine, aurait fait réparer le château de Vufflens pour le donner à Grimoald, duc Azzoni.

Ces tours, ce donjon, éveillèrent l'attention de Mme de Montolieu, persuadée que le souvenir de cruels tyrans et de beautés prisonnières les hantaient encore.

Elle nous conte les malheurs de « la belle et touchante Ermance de Vergi », qui, ne donnant plus que des filles à son inflexible époux, se les vit enlever par celui-ci, une à une, et enfermer dans les quatre tourelles. Révoltée par tant d'injustice, elle accompagna sa dernière fille et s'enferma avec elle, jusqu'à ce que Grimoald, sur son lit de mort, les rappela toutes et mit fin à leur captivité. Alors, Mme de Montolieu nous fait assister aux fêtes données en l'honneur des jeunes châtelaines, aux scènes de la chevalerie où les seigneurs des environs, tous beaux et charmeurs, luttaient d'adresse et de vaillance pour obtenir la main de ces demoiselles.

Qui de nous n'a parcouru dans son enfance et dans sa jeunesse même ces pages imprégnées du sentimentalisme naïf du temps.

Ces récits, pleins de grâce naturelle, fixant notre intérêt sur les héros et héroïnes qui selon la tradition, vécurent dans cette fière demeure, nous en font, dès l'enfance, saisir le charme puissant : c'est pourquoi le nom du château de Vufflens associe toujours dans le cœur du Vaudois, le beau pays qui l'entoure. *M. D. P.*

—

C'EST TOUT NATUREL. — Mari et femme se querellent. Ça peut arriver.

Elle. — Tu es un insolent. Comment, comparer ma mère à une huître ! Oh !...

Lui. — Mais forcément, ma chère, puisque je te dis que tu es une perle ! Mr.

ON PEUT... — Se laver les mains d'une chose, sans user pour cela d'une cuvette. — Se piquer le nez, sans aiguille ou épingle. — Se rincer l'œil, sans eau. — Etre plongeur, sans savoir nager. — Raser quelqu'un, sans savon, blaireau, ni raseoir. Mr.

LAQUIELLE !!

Le rideau rouge cramoisi qui fermait l'entrée du café et qui laissait passer des bouffées d'un vent tiède, fut soulevé soudain par une main preste; un ventre rebondi, sortant d'un gilet tout déboutonné et orné d'une grosse chaîne à pendeloques; une figure large, moustachue et baignée de sueur, une main tenant un petit chapeau de paille à ruban noir, toute cette apparition se détacha brusquement sur le fond clair du rideau; une voix forte en sortit, qui prononçait :

— Bien le bonjour !

Chacun des buveurs se retourna, lentement, comme à regret, tant la chaleur vous pèse, tant il est doux de siroter son verre, le nez dessus, tant il est dur d'être troublé dans la quiétude que l'on vient chercher en ce lieu.

Sans qu'on y mît d'insistance, l'inconnu fut dévisagé, détaillé, pesé, soupesé, classé en un tour de main par les habitués de la pinte. A peine était-il arrivé, en faisant grincer le parquet sous son poids, auprès de la patère émaillée et branlante où il accrocha sa canne et son chapeau, qu'il était déjà sympathique à tous. On vit ses yeux errer, durant quelques secondes, sur le comptoir d'étain, propre et modeste, orné de carafons aux chatoiements tentateurs et d'un phonographe trônant au milieu; les liqueurs, pourtant, ne le tentèrent point; le patron s'approcha, il lui commanda un demi de nouveau; s'épongea le front, tout en rythmant cette opération de légers soupirs de bien-être; puis il eut à l'égard de ses voisins des coups d'œil amicaux et complices; enfin, il résolut de s'asseoir, et prit place à une table de marbre, l'occupant toute en sa longueur restreinte; juste au-dessus de lui, un homme d'Etat, en effigie, arborant redingote et lorgnons, semblait vouloir consacrer, par sa présence, le local. Le nouvel arrivé aperçut le portrait, puis, établissant quelque comparaison secrète entre celui-ci et sa propre personne, il se sentit vaguement flatté. Il regarda ses voisins, mijotant une phrase *à leur* adresse :

— Charrette, on est cuit, pour le coup !

Cela sortit d'un jet et cela plut sur-le-champ à l'aéropage villageois; quelqu'un répondit :

— Je crois bien !

La glace était rompue, on eut l'impression qu'on se touchait les coudes. Quand le patron, manches retroussées et tablier vert, eut apporté le demi demandé, on but une santé réciproque. Là-dessus, le client nouveau esquisse un geste de surprise :

— Mais, c'est bien toi, Louis ! Tu ne te remets pas de moi ? fait-il au patron; il y a un fameux bout de temps que tu tenais le Faucon, à Rolle; paraît que ça t'a plu mieux de venir t'installer à Sugny; je m'attendais pas à te trouver par là, en me promenant; pour une chance, c'est une chance; on aimait bien se voir un bocon, de temps en temps quand on passait devant chez toi; quand même que moi j'étais pas tant régulier. Alors, ma binette tu dit toujours rien, tu te rappelles pas du papa Roulet ?

— Pardine, que je m'en rappelle, à présent; seulement, tu es pas un de ceux qui sont faciles à reconnaître; tu as rudement changé, oui, rapport à ta grosseur; tu as pris de l'embonpoint. Ah ! ou tes cheveux étaient pas si gris; et puis, ça te change tout de même, ta blouse, quand tu l'as ou quand tu l'as pas.

— Bien sûr, on n'a pas vingt ans toute sa vie.

— Bien dit. Mais, sapristi... tu es pas un revenant, des fois ? Ou bien es-tu venu pour nous jouer une farce ?

— Une farce ? c'est pas dans mes idées; elles sont pas ordinaires, tu sais, les tiennes; qu'est-ce qui te trace par le ciboulot ? Je crois bien que tu cherches des poux...

— Attends seulement ! on va te montrer drôle !

Et le cafetier revient bientôt, tenant la *Feuille de Rolle* en mains, la déplie et l'étale, à la page où les morts s'encolonnent comme un convoi funèbre anticipé, tout en disant :

— Regarde-voir où on t'a mis.

Les yeux écarquillés tout grands, les bras ba